Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 2 (1972)
Heft: 6

Artikel: Pauline Carton : le théâtre jusqu'au bout!
Autor: Gygax, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-830200

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pauline Carton :

Le théâtre, jusqu'au bout !

Ses loisirs favoris, Pauline Carton les consacre à la lecture.

Sixième étage d'un hôtel vieillot, mais combien charmant, dans la rue de Rivoli, à Paris. Sous les toits. Elle est là, dans le couloir sombre, devant la porte entrouverte de sa chambre, la tête penchée en avant, le regard interrogatif qui signifie: « Que me veulent donc ces casse-pieds ? Viennent-ils me vendre des lacets de souliers, de la pommade antirides ou l'Encyclopédie britannique ? » Alors nous nous expliquons. Nous disons à Mme Pauline Carton que nous nous connaissons déjà puisque nous avons déjeuné ensemble, tout près de là, il y a une dizaine d'années, au restaurant X, mais qu'il est bien normal qu'elle ne se rappelle pas ces radis-beurre et cet émincé-là. Nous lui apportons des saluts de Lausanne et précisons que nous avons eu l'occasion, jadis, d'interviewer bon nombre de ses amis, à commencer par Sacha Guitry et Michel Simon. Elle sourit. Son sourire est celui d'une petite fille amusée qui aime bien qu'on lui raconte des histoires, des histoires vraies. Et qui va pouvoir en raconter, elle aussi... Elle s'efface un peu, pousse la porte de sa chambre:
— Entrez donc. Passez les premiers; vous êtes chez moi.

Mon luxe

« Chez moi », c'est une chambre sous les toits. Simple, très simple. Un grand lit, un fauteuil, deux chaises, une commode, une armoire; un cabinet de toilette attenant, c'est tout. Mais il y a un balcon d'où la vue tombe sur le Jardin des Tuileries. M. Pompidou lui-même n'a pas un tel spectacle en permanence sous ses fenêtres. « C'est mon luxe », dit Pauline Carton.

Depuis quarante ans, elle vit dans cet hôtel où chacun l'aime et l'entoure de petits soins. Une bonne cliente, certes, mais une cliente adorable qui vit dans son petit coin sans faire de bruit, et dont les exigences sont inexistantes. La femme de chambre nous disait dans l'ascenseur: « Madame Carton est formidable. Elle ne vieillit pas. » Et pourtant Mme Carton aura 88 ans le 4 juillet prochain. Avec ce rire qui n'appartient qu'à elle, avec cette voix qui fut et est toujours un des éléments de son succès, elle aime à rappeler qu'un de ses grands-pères est né en 1797, et elle ajoute finement, avec un clin d'œil rigolard: « A nous deux, nous avons vécu trois siècles... »

La vie de Pauline Carton est mal connue. Elle n'aime guère à « se » raconter et elle ne devient bavarde que pour mettre les autres en valeur. Par exemple, Carton n'est pas son vrai nom. Elle s'appelle Pauline, certes, un prénom qui lui va comme un gant. Mais son nom de famille, elle est seule, ou presque, à le connaître. Il n'a d'ailleurs, face à celui de Carton, que peu d'importance.

Pauline Carton travaille toujours. Pour le moment, elle se produit chaque soir chez les chansonniers, au Caveau de la République, où elle lit des textes devant une salle qui lui fait fête. Des textes de ses amis les chansonniers. « Je passe en nº 2; je peux donc rentrer tôt me reposer. Lire devant le public est agréable. Je n'ai plus guère à faire travailler ma vieille mémoire. Et en lisant leurs textes, je fais plaisir à mes amis qui me considèrent un peu comme leur grande sœur... »

Parlons jeunesse... Pauline Carton s'est assise sur son lit. Elle boude le fauteuil, peut-être parce que, son oreiller bien calé dans le dos, elle peut ne pas quitter son cher horizon des yeux, ces Tuileries qu'elle ne se lasse pas d'admirer, ces vastes jardins où courent des enfants. Elle est née à Biarritz, pendant la période de vacances de ses parents. Ceux-ci habitaient Madrid, ville où son père occupait un poste d'ingénieur aux chemins de fer. « J'ai été nourrie par une chèvre espagnole qui ne broutait que l'herbe des talus qui bordaient la voie ferrée... »

Depuis l'âge de 3 ans, Pauline pense au théâtre. Une passion naît en elle, que la famille entretient, développe, puisque « tous les dimanches on allait au théâtre ».
La fillette perdit son père très tôt, alors qu'elle n'avait pas encore 2 ans, ce qui obligea sa maman à rentrer en France, à se fixer à Paris, rue de la Pompe. Pauline a un frère qu'elle admire à un point tel qu'elle imite ses attitudes, ses réactions, sa démarche sportive. Deviendrait-elle un garçon manqué ? Certes non. La carrière si féconde de l'artiste est là pour témoigner de sa féminité. Mais, dit-elle, « j'avais une sale gueule dans ma jeunesse... ». Entre-temps, le frère, Auguste, meurt. C'est un grand chagrin. Mais Pauline a une maman merveilleuse qui partage les goûts de sa fille, la faisant voyager, l'emmenant dans tous les théâtres des villes visitées.
« J'avais envie de jouer la comédie et je le fis pour la première fois à Marseille, en 1907. On m'avait confié le rôle d'un personnage du « Ruisseau » de Pierre Wolf. Le personnage s'appelait Carton. Le nom m'est resté... Pendant plus d'une année j'ai fait de la figuration à l'œil, puis j'ai gagné quelques sous par représentation. J'étais heureuse. Rien, le théâtre mis à part, ne m'intéressait. Aujourd'hui, 65 ans après ces obscurs débuts, je ne puis imaginer de sortir d'un milieu qui me plaît et où je me sens bien. »
Evidemment, le théâtre est un monde. C'est le monde de Pauline Carton. C'est au théâtre qu'elle a vécu les jours les plus exaltants de sa carrière. Une carrière qui se poursuit en dépit du poids des ans et des bobos qui surviennent, insistants, mais jamais décourageants. C'est au théâtre que Pauline Carton a ses amis fidèles, que ces amis soient acteurs ou chansonniers. Pourquoi ? Elle l'explique : « Dans les intervalles de travail, aux entractes, nous nous retrouvons, nous causons, nous fraternisons. C'est idéal. L'amitié sur le lieu de travail est la meilleure. Je suis contre les visites, dans un sens comme dans l'autre. Je n'aime pas les regards qui se posent sur les meubles pour voir s'ils sont bien cirés, sur les coussins, pour voir s'ils sont râpés, sur les bouquins, pour voir ce que je lis. Je n'aime pas qu'on s'occupe des détails qui appartiennent à la vie privée. Ils ne regardent personne. C'est un espionnage abominable. Tandis qu'au théâtre, on se voit entre acteurs... On respecte la vie privée de chacun. C'est une bien jolie pudeur. Je n'ai jamais rendu visite à un collègue dans son appartement. Jamais ! Et pourtant j'ai la chance d'avoir des amis merveilleux, Jean Rigaux, Jean Nohain, par exemple, et d'autres... à Genève notamment, où j'ai été bloquée pendant la guerre. J'habitais la Pension Minerva qui a, depuis lors, été achetée par l'Hôtel Bristol... »
— Sans doute est-ce votre incessante activité qui vous maintient si alerte, si jeune ?...

Tous les emplois

— N'exagérons pas, voulez-vous ! Des gens ont eu des existences beaucoup plus actives que moi. Moi, j'ai eu la variété. Au théâtre, j'ai tenu tous les emplois. J'ai même

« L'avenir... ? Je cherche à ne pas prendre ma retraite... »

joué « Hernani » dans un décor qui représentait une isba. Heureuse époque ! Toutes les places à un franc ! J'ai beaucoup voyagé. Mes tournées m'ont conduite un peu partout. En Afrique du Nord, en Syrie... J'organise mes journées au gré de ma fantaisie. Ménage et cuisine ne m'intéressent absolument pas. J'ai pourtant joué des dizaines de rôles de soubrette et de cuisinière... L'année dernière, j'ai joué « La Voyante » de Roussin 140 fois, avec Elvire Popesco, reprenant le rôle créé par Fusier-Gyr... Actuellement, je suis chez les chansonniers. Demain... Demain je serai ailleurs, mais sûrement sur une scène, ou devant. Je n'ai plus guère envie de faire du cinéma. Depuis mon opération de la cataracte, mes yeux ne supportent plus la lumière violente des projecteurs. Et puis, il faut bien l'admettre : ma mémoire fiche le camp...
Adorable Pauline Carton ! Modeste, simple et directe, elle est à la ville ce qu'elle est à la scène. Son existence est son plus grand rôle. Elle ne le joue pas ; elle le vit. Et quoi qu'elle dise, sa mémoire est étonnante : « J'ai connu la période héroïque de la scène. Je me rappelle très bien un ancien collègue du début du siècle. Il s'appelajt Terof et il a joué tous les rôles de Tristan Bernard. Jamais il n'a réussi à gagner plus de cinq francs par jour. Il a tout de même élevé trois filles... C'était l'époque des grandes mises en scène et des distributions pléthoriques. Actuellement, il est rare qu'une pièce comporte plus de cinq à six rôles. A mes débuts, je ne me doutais pas que certains camarades que je voyais en habits de scène, pussent être dans une telle misère. J'ai connu un couple qui gagnait 117 francs par mois et qui devait payer sa garde-robe. Et je me rappelle un acteur qui, faute de moyens, dormait toutes ses nuits dans les salles d'attente des gares et se débarbouillait dans les toilettes. Il jouait, le pauvre, les

troisièmes rôles... Aujourd'hui, tout a bien changé. Il y a les syndicats qui ont fait la gloire et la catastrophe de bien des pays... La vérité est que nous sommes effrayants pour les autres. Il y a, il y aura toujours des victimes. Nous ne sommes pas beaux... »

L'avenir : théâtre!

« Je ne pense jamais à l'avenir. Je m'en contrefiche. Je cherche à ne pas prendre ma retraite. Quand je serai complètement gâteuse, je m'arrêterai... pas tout à fait! Le théâtre offre bien des possibilités. Je raccommoderai, s'il le faut, les costumes des gens qui les déchirent. Je deviendrai habilleuse, placeuse, vendeuse d'eskimos, que sais-je? Mais je ne quitterai jamais le théâtre. J'y ferai n'importe quoi, n'importe quoi. Je veux absolument rester dans l'atmosphère qui me plaît...

» J'ai un naturel bavard. Cette « chose » qu'on appelle TV et qui parle toute seule, je la casserais volontiers. Je préfère la lecture... Ce qu'on appelle le progrès me fait souvent peur. Tenez: j'ai appris il y a peu de temps que les femmes votent. Moi, je ne me mêle jamais de ce que je ne connais pas. Les gens, même ignares, ont le droit d'aller voter. C'est grave... »

Travail, lecture, souvenirs, amitiés. Pauline Carton n'est pas seule. Sa carrière n'est pas finie. On l'aime. Et on doit admirer cette modeste grande dame de 88 ans qui n'abdiquera jamais, et qui rêve de terminer sa route sur une scène ou dans les coulisses, s'il le faut. Pour l'heure, elle sourit à la vie du haut de son balcon de la rue de Rivoli; la vie qui monte vers elle avec la rumeur sourde de la grande ville. Dans les jardins des Tuileries, des enfants courent autour du bassin. Et au fond, tout à droite, il y a la Tour Eiffel « que j'ai vue pousser... »

Georges GYGAX
Photos d'Yves DEBRAINE

A l'Elysée, la vue est moins belle...